

B E Y O Ğ L U

QUOTIDIEN POLITIQUE ET FINANCIER DU SOIR

A Constantza, parmi les émigrants turcs

Un contre-ordre désastreux.
Dans les jardins du Consulat.
Les Tatares de Constantza

Constantza, 29 Août.

Le portefaix qui a débarqué ma valise du bateau, comme le cocher qui m'a promené à travers la ville sont Turcs. Nous avons causé, au cours de la promenade. Ils ont des soucis à exposer : les émigrants turcs se sont rassemblés ces temps derniers à Constantza. En vertu d'une décision nouvelle qui ne s'accorde pas avec l'ancienne convention, le gouvernement roumain ne les a pas autorisés à partir. Et ils restent là. Les paysans qui ont liquidé tout leur avoir, qui ont vendu leurs meubles, qui se sont préparés à partir attendent depuis quinze jours, de même que deux vapeurs turques amarrées à quai, le permis de s'en aller. Qui doit être donné par le gouvernement ami. J'ai demandé au cocher :

Partiras-tu aussi ?

Tout de suite, si l'on m'emmène ! Comme je partais, il m'a encore prié : Aman, dis-je au consul, au ministre, qu'ils trouvent un remède à cela...

Comme s'ils ne s'efforçaient pas, depuis des semaines, de trouver une solution et comme si ce souci ne leur tenait pas à cœur comme leur propre souci !

Les jardins et les escaliers du consulat sont pleins de gens venus pour demander quand on les emmènera. Et qui sait pour la quatrième fois sur leur avenir avec regret que cette affaire de départ de dépend pas du consul.

Tandis que tout d'abord, notre ministre, M. Hamdullah Suphi Tanriöver, avait conclu un accord avec le gouvernement roumain pour le départ de tous les Turcs de Roumanie, le ministère de l'Intérieur a communiqué qu'il n'autorisera pas le départ des anciens Turcs de la Dobroudja. Mais une partie des malheureux paysans qui étaient au courant de l'accord et qui espéraient partir, ont vendu pour rien leurs terres et leurs biens. Et maintenant ils attendent, dans un état lamentable et tragique. Et ceux qui sont restés, hésitent à semer leur champ, ignorant quand ils partiront.

Je me suis entretenu avec un paysan de la vieille Dobroudja, envoyé comme délégué d'un village au consul. Ses paroles étaient réellement émouvantes.

— Les indigènes, me dit-il, sachant que nous allons partir, refusent d'acheter nos terres ; ou s'ils les achètent, c'est à des prix de misère. Il y en a, parmi nous, qui ont vendu un grande ferme, écuries et maison d'habitation, pour deux mille francs, alors que les seules tuiles de la maison en valaient autant. Nous nous disons : « Plutôt que de vendre à telles conditions, abandonnons nos biens quels que soient nos gouvernement s'entendent bien avec la Roumanie pour la sauvegarde de nos droits... »

J'ai cherché quelles peuvent être les raisons qui ont amené le gouvernement roumain à revenir sur sa première décision et à placer les Turcs d'ici dans une situation si tragique.

Voici ce que j'ai appris : il y a quelques avocats et quelques négociants tatars établis à Constantza. Ceux-ci ont pensé que, par le départ des Turcs, qui sont la source de tous leurs gains, ils seraient gravement blessés. Ils ont donc cherché, par tous les moyens, à empêcher le départ des Turcs de la Dobroudja. Ces mêmes gens, dirigés par deux avocats du nom de Fahri et Müstecep, ont essayé de faire de la propagande contre la Turquie parmi les Turcs indigènes. Ils se sont efforcés de répandre des légendes stupides, par exemple, que l'on meurt de faim en Turquie, ou encore que la Crimée devant être détachée prochainement de la Russie, chacun pourra s'y établir librement. Mais les menées de ces traitres n'ont fait aucune impression sur les Turcs de Roumanie qui partiraient tous si on leur permettait. Mais le gouvernement roumain, qui compte probablement sur ces gens en raison du rôle qu'ils jouent dans les élections, a cédé à leurs instances et est revenu sur sa paix.

Nous espérons que les démarches diplomatiques qui seront entreprises maintenant par notre ministère permettront de régler un moment plus tôt cette question. Nous supposons aussi que, pour de simples considérations d'humanité, le gouvernement ame et voisin prendra en pitié la situation tragique de ces Turcs et ne voudra pas prolonger leurs souffrances.

(De l'*"Ulus"*)

YASAR NABI

Par décision du conseil des ministres et vu leur état de santé, deux assassins détenus à la prison de Sivas ont été graciés du reste de leur peine.

Les déclarations très nettes de M. le baron Aloisi

L'envoyé spécial de l'Aksam demande à son journal :

L'article de fond d'aujourd'hui du Journal de Genève écrit par un spécialiste des affaires orientales et envoyé de l'étranger, est consacré aux besoins d'expansion de l'Italie. Il contient les lignes suivantes :

La situation, au point de vue économique et démographique étant telle, tout gouvernement italien sera tenu de chercher des territoires pouvant assurer l'avenir d'une nation de quarante-trois millions d'âmes. Les territoires qui peuvent répondre à ce besoin sont, au point de vue des matières premières, l'Abyssinie et au point de vue des possibilités d'établissement et de peuplement, la Turquie."

Cet article étrange dépourvu de sens a suscité une grande surprise et de vifs regrets dans les milieux de la députation italienne.

On voit dans cette publication une manœuvre tendant à compliquer une situation déjà difficile. L'Aksam avait dénoncé récemment les nouvelles de ce genre que l'on faisait circuler dans ce but.

Ce matin, le baron Aloisi a rendu visite au président de notre délégation, M. Tevfik Rüştü Aras. J'ai eu l'occasion de voir le baron Aloisi à l'issue de cette visite.

Tout en exprimant sa surprise et ses regrets, il m'a dit que la presse italienne ne manquera pas de dénoncer les buts précis auxquels répondent de pareils manœuvres.

Le Journal de Genève publie ce soir un entrefilet de rectification disant que l'article en question était l'expression des opinions d'un collaborateur indépendant et n'implique pas la responsabilité du journal.

Le président de la délégation, Lord Eden, a invité aujourd'hui à déjeuner le

La visite d'Atatürk à M. le Président du Conseil

Hier, vers les 16 heures, Atatürk, accompagné du Ministre de l'Intérieur, M. Şükrü Kaya, s'est embarqué à Florya à bord du motor-boat Sakarya et s'est rendu à Heybeliada. Les insulaires prévus de son arrivée, lui ont réservé un accueil enthousiaste. Le Président du Conseil s'était porté à sa rencontre. Le Chef de l'Etat s'est rendu chez le général Ismet Inönü où il est resté jusqu'à 20 h. 30. Il a quitté l'île au milieu des acclamations.

Le Président du conseil a également reçu hier la visite du maréchal Fevzi Çakmak, chef de l'état-major général. Les ailes étrangères dans notre ciel.

La catastrophe d'un avion « Fokker » à Ankara

Nous annonçons hier qu'un avion de guerre hollandais, biposte, type « Fokker », du tout dernier système, procéda à Ankara à une série de vols acrobatiques suivis avec le plus vif intérêt par le public de la capitale.

Or, hier, le pilote de cet avion, le baron von Zantberg, qui continuait ses exercices de démonstration, s'était élevé à une hauteur de 3.000 mètres quand tout à coup les spectateurs constataient avec stupeur que les ailes de l'appareil s'étaient retournées. En quelques secondes, l'avion en flammes s'écrasa sur le sol. Le cadavre du pilote était méconnaissable.

La bière sera expédiée aujourd'hui d'Ankara en Hollande. Cet accident a suscité les plus vifs regrets dans tous les milieux de la capitale.

Arrivée d'un avion de tourisme égyptien

M. Ali Yahya, fils d'Emin Yahya pacha, sénateur égyptien, accompagné de sa femme et d'un ami, est arrivé hier du Caire en avion, en 12 heures et demie, via Adana et Konya.

Un Caudron à Yeşilköy

Un avion français type « Caudron », piloté par M. Simonin, est arrivé hier à Yeşilköy.

Geste de grâce

Par décision du conseil des ministres et vu leur état de santé, deux assassins détenus à la prison de Sivas ont été graciés du reste de leur peine.

(De l'*"Ulus"*)

YASAR NABI

Par décision du conseil des ministres et vu leur état de santé, deux assassins détenus à la prison de Sivas ont été graciés du reste de leur peine.

(De l'*"Ulus"*)

YASAR NABI

Par décision du conseil des ministres et vu leur état de santé, deux assassins détenus à la prison de Sivas ont été graciés du reste de leur peine.

(De l'*"Ulus"*)

YASAR NABI

Par décision du conseil des ministres et vu leur état de santé, deux assassins détenus à la prison de Sivas ont été graciés du reste de leur peine.

(De l'*"Ulus"*)

YASAR NABI

Par décision du conseil des ministres et vu leur état de santé, deux assassins détenus à la prison de Sivas ont été graciés du reste de leur peine.

(De l'*"Ulus"*)

YASAR NABI

Par décision du conseil des ministres et vu leur état de santé, deux assassins détenus à la prison de Sivas ont été graciés du reste de leur peine.

(De l'*"Ulus"*)

YASAR NABI

Par décision du conseil des ministres et vu leur état de santé, deux assassins détenus à la prison de Sivas ont été graciés du reste de leur peine.

(De l'*"Ulus"*)

YASAR NABI

Par décision du conseil des ministres et vu leur état de santé, deux assassins détenus à la prison de Sivas ont été graciés du reste de leur peine.

(De l'*"Ulus"*)

YASAR NABI

Par décision du conseil des ministres et vu leur état de santé, deux assassins détenus à la prison de Sivas ont été graciés du reste de leur peine.

(De l'*"Ulus"*)

YASAR NABI

Par décision du conseil des ministres et vu leur état de santé, deux assassins détenus à la prison de Sivas ont été graciés du reste de leur peine.

(De l'*"Ulus"*)

YASAR NABI

Par décision du conseil des ministres et vu leur état de santé, deux assassins détenus à la prison de Sivas ont été graciés du reste de leur peine.

(De l'*"Ulus"*)

YASAR NABI

Par décision du conseil des ministres et vu leur état de santé, deux assassins détenus à la prison de Sivas ont été graciés du reste de leur peine.

(De l'*"Ulus"*)

YASAR NABI

Par décision du conseil des ministres et vu leur état de santé, deux assassins détenus à la prison de Sivas ont été graciés du reste de leur peine.

(De l'*"Ulus"*)

YASAR NABI

Par décision du conseil des ministres et vu leur état de santé, deux assassins détenus à la prison de Sivas ont été graciés du reste de leur peine.

(De l'*"Ulus"*)

YASAR NABI

Par décision du conseil des ministres et vu leur état de santé, deux assassins détenus à la prison de Sivas ont été graciés du reste de leur peine.

(De l'*"Ulus"*)

YASAR NABI

Par décision du conseil des ministres et vu leur état de santé, deux assassins détenus à la prison de Sivas ont été graciés du reste de leur peine.

(De l'*"Ulus"*)

YASAR NABI

Par décision du conseil des ministres et vu leur état de santé, deux assassins détenus à la prison de Sivas ont été graciés du reste de leur peine.

(De l'*"Ulus"*)

YASAR NABI

Par décision du conseil des ministres et vu leur état de santé, deux assassins détenus à la prison de Sivas ont été graciés du reste de leur peine.

(De l'*"Ulus"*)

YASAR NABI

Par décision du conseil des ministres et vu leur état de santé, deux assassins détenus à la prison de Sivas ont été graciés du reste de leur peine.

(De l'*"Ulus"*)

YASAR NABI

Par décision du conseil des ministres et vu leur état de santé, deux assassins détenus à la prison de Sivas ont été graciés du reste de leur peine.

(De l'*"Ulus"*)

YASAR NABI

Par décision du conseil des ministres et vu leur état de santé, deux assassins détenus à la prison de Sivas ont été graciés du reste de leur peine.

(De l'*"Ulus"*)

YASAR NABI

Par décision du conseil des ministres et vu leur état de santé, deux assassins détenus à la prison de Sivas ont été graciés du reste de leur peine.

(De l'*"Ulus"*)

YASAR NABI

Par décision du conseil des ministres et vu leur état de santé, deux assassins détenus à la prison de Sivas ont été graciés du reste de leur peine.

(De l'*"Ulus"*)

YASAR NABI

Par décision du conseil des ministres et vu leur état de santé, deux assassins détenus à la prison de Sivas ont été graciés du reste de leur peine.

(De l'*"Ulus"*)

YASAR NABI

Par décision du conseil des ministres et vu leur état de santé, deux assassins détenus à la prison de Sivas ont été graciés du reste de leur peine.

(De l'*"Ulus"*)

YASAR NABI

Par décision du conseil des ministres et vu leur état de santé, deux assassins détenus à la prison de Sivas ont été graciés du reste de leur peine.

<p

Nos enfants s'amusent...

Il fait chaud au point qu'en a la respiration coupée. Les chapeaux de paille menacent de s'enflammer tout seuls... Je vais vers la rue Arasta pour examiner les mosaïques mises au jour par le Prof. Baxter. La veille, il y avait eu ici un marché en plein vent. C'est, m'affirme une bonne vieille, la raison pour laquelle la rue est encombrée d'ordures, de débris de toutes sortes.

— On nettoiera tout cela aujourd'hui, m'assure-t-elle...

Des torchons aux mille reprises sont suspendus à des cordes tendues à travers la rue. Que sont ces couvertures ? Pourquoi tout ce linge sale s'étale avec tant de tranquille sécurité au soleil en pleine rue ?...

Des commères, assises sur le pas de leur porte, sont très occupées : celle-ci nettoie des légumes, cette autre fait la lessive et en voici une qui recherche dans l'épaisse toison qui recouvre la tête de son rejeton, des hôtes indiscrets et indésirables — et les y trouve en grand nombre... Ils courrent devant de l'arroseuse et batifolent sous la douche. Le chauffeur crie :

— Retirez-vous donc ! Voulez-vous, à tout prix, provoquer un accident ?...

Le plus impertinent répond :

— Nous nous lavons, aga bey... Nous n'avons pas de douche tous les jours, nous...

Et ils continuent à courir derrière l'arroseuse...

Suad Dervis.

L'anniversaire du Roi Pierre II de Yougoslavie

Ainsi que nous l'avons annoncé, à l'occasion de l'anniversaire de S. M. le roi Pierre II de Yougoslavie, un Te Deum a été chanté ce matin, en l'église de Saint-Georges à Galata, à 9 heures et en la chapelle orthodoxe de Saint-André, Mumhane Caddesi n° 109, Galata, à 10 heures.

Le ministre de Yougoslavie a reçu en-

— Combien ?

— Cinq piastres...

— Mais non, voyons... Cent paras...

Et en guise d'argent, ils tendent des cailloux.

Gravement, les « acheteurs » prennent livraison de ces détritus auxquels s'attachent des nuées de mouches, ils les palpent de leurs menottes, font semblant de les porter à la bouche.

Je ne puis retenir un cri de protestation.

— N'y a-t-il pas d'autres jeux ? Laissez donc ces ordures... Où sont vos mains ?

L'une des commères m'interpelle :

— Je suis la mère d'un de ces enfants. Que leur voulez-vous ?

— Mais ne voyez-vous pas avec quoi ils s'amusent ? Arrachez leur donc ces infectes ordures...

— Pour l'amour du ciel, pour une fois qu'ils s'amusent sans bruit et sans tapage allons-nous les troubler ? Si vous leur enlevez cela, ils vont commencer à se battre, à se blesser peut-être. Et ce sera bien pire !...

J'attends le tram devant le parc de Gülhane. Il est midi. Deux garçons, tous deux pieds nus, sont devant moi. L'un porte une sorte de robe de chambre tombante noire, l'autre, une chemise de couleur claire. L'œil brillant, comme celui d'un chasseur qui attend sa proie ou celui du chat qui attend le marchand de moutons regardent tantôt dans la direction de Sultan Ahmed et tantôt dans celle de l'Alaykösü. De toute façon, ils attendent quelque chose d'important. Et ils prennent leurs dispositions en conséquence.

— Dès qu'il arrivera de droite, je dirai : un, deux, trois, et nous sauterons.

— Voyons qui arrivera le premier.

— Ce sera certainement moi. J'en ai eu exactement 27 depuis le matin.

— Et moi 20, plus 3 autres.

— Moi je ne compte pas les autos.

— Pourquoi ? C'est tout aussi difficile. Et les chauffeurs vous flanquent aussi des coups, parfois... Attention, Hasan, « il » arrive...

Tous deux regardent à droite. Un tram de première classe vient. L'enfant, dont j'ai appris qu'il s'appelle Hasan, compete : Un, deux, trois...

Et les voici qui s'élancent, pieds nus.

Les voici qui se cramponnent au marchepied de la voiture ; ils l'accompagnent dans sa marche, le long de la montée. Tout à coup j'aperçois un tram qui vient en sens contraire. Les petits imprudents seront immédiatement écrasés entre les deux lourdes voitures. Je frissonne, je ferme les yeux... Je vais entendre des cris, des appels déchirants ! Quel drame !... Mais il ne se produit rien. Je rouvre les yeux, un peu en hésitant. Mes deux vauriens sont toujours là. L'un s'est cramponné, avec un air de triomphe, au marchepied de droite du tram qui descend. L'autre s'est juché à l'arrière d'une auto.

J'ai attendu pendant, peut-être, un quart d'heure l'arrivée d'un tram de Maçka. Pendant tout ce temps, les deux gamins ont poursuivi inlassablement leur manège, se suspendant aux tramways, aux autos, sautant de l'un à l'autre. Je n'y ai plus tenu :

— Mon enfant, dis-je à l'un d'eux, halant sur le trottoir, que faites-vous ?... Pourquoi vous agripper ainsi aux trams ?

Et mon petit interlocuteur de me répondre, avec l'éclair d'une joie intense et profonde dans ses yeux bleus :

— Nous jouons...

— Mehmed... Mehmed, lance ceci...

— Tiens bon, mon lion !

— Frappe, te dis-je... Casse...

— Ages variés, de 3 à 14 ans. Les enfants s'agissent en poussant des cris assourdisants :

— Gol... Gol... Gooooool !...

Un minuscule garde - but est dressé au milieu d'un terrain vague, agrémenté

LA VIE LOCALE

LE MONDE DIPLOMATIQUE

Le ministre des Affaires étrangères de l'Iran en notre ville

Le ministre des Affaires étrangères de l'Iran, Kiazimi Khan, de passage en Turquie, pour aller à Genève, est arrivé à Ankara par le Taurus Express d'hier matin. Il a été salué à la gare par les hauts fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères et ceux de l'ambassade de l'Iran.

Le secrétaire général ad-intérim du ministère des Affaires étrangères a offert au « Club Anadol », un déjeuner en l'honneur du ministre des Affaires étrangères de l'Iran, qui, le soir, a quitté Ankara, pour venir à Istanbul, salué à la gare de la même façon qu'à son arrivée.

Le ministre des affaires étrangères du pays voisin et ami restera également un jour en notre ville et partira pour l'Europe par l'Express de ce soir.

Un télégramme d'Atatürk au Roi de Suède

LE VILAYET

La hausse des prix du blé

Certains négociants d'Istanbul attirent à la spéculation la hausse anormale des prix du blé.

Cette spéculation, disent-ils, est faite par des négociants de l'Anatolie qui, en certaines régions, ont accapré à bons prix la récolte des producteurs et qui attendent pour se défaire de leurs stocks que les prix haussent encore et qui, toujours dans le même but, n'envoient pas à Istanbul des quantités de blé suffisants aux besoins.

Contre les incendies de forêts

Les ministères de l'Intérieur et de l'Agriculture préparent un projet de loi à soumettre au Kamutay à la rentrée et relatif aux mesures à prendre contre les incendies de forêts et ceux qui les provoquent. Les derniers grands incendies ont nécessité l'élaboration de cette loi.

L'ENSEIGNEMENT

A l'Institut des sciences économiques et sociales

Par suite d'une modification introduite au règlement de l'Institut des Sciences Économiques et Sociales, il faudra, cette année-ci, pour y être admis, avoir suivi les cours d'une Faculté, et connaître une langue étrangère.

Nos étudiants en Anatolie

Un groupe de l'Union nationale des étudiants turcs part aujourd'hui pour un voyage d'études. Il visitera successivement Afyonkarahisar, Izmir, Konya, Kayseri, Samsun.

l'allemand. Il étudie l'histoire constitutionnelle de l'Etat, l'histoire de la Yougoslavie et celle de sa dynastie ainsi que les premières notions de la science militaire.

Dans ses études, il montre la préférence pour la physique et pour l'histoire de la Yougoslavie.

Ses études de l'école primaire une fois terminées, le roi fut envoyé en Angleterre au collège Sandroyd. Il arriva au collège en septembre 1934, à peine une vingtaine de jours avant le crime atroce de Marseille qui le priva de son père et la Yougoslavie de son roi bien-aimé. Il apprit le tragique événement le lendemain, le 10 octobre.

A 6 heures 30, son professeur arriva au collège et, accompagné du directeur, il vint réveiller le roi Pierre pour lui apprendre la terrible nouvelle. Lorsque le professeur eut fini, le jeune roi le regarda, le regard fixe, très pâle. Il ne pouvait pas dire un mot, tant il semblait écrasé par la douleur.

Le jeune roi est revenu immédiatement au milieu de son peuple qui l'a chaleureusement acclamé et qui a rapporté sur lui l'amour fervent qu'il avait voué au roi Alexandre. Il est aujourd'hui l'espérance suprême de la nation yougoslave.

En premier lieu le roi Pierre a poursuivi le programme des études tel qu'il a été établi en Yougoslavie pour les enfants de son âge.

C'était, du reste, conforme aux désirs de son auguste père, le roi Alexandre, qui a dit expressément :

« Pierre doit travailler comme ses camarades de l'école. Il ne saurait y avoir exception d'aucune sorte en sa faveur parce qu'un jour, il doit monter sur le trône. »

Ainsi, il a appris quatre langues étrangères : le français, l'anglais, le russe et

suite les membres de la colonie yougoslave à l'hôtel de la légation royale à Yenikoy de midi à une heure.

L'Agence Anatolie nous communique :

Le roi Pierre II est né le 6 septembre 1923, à Belgrade. Il est le premier enfant de feu roi Alexandre de Yougoslavie.

Dès sa plus tendre jeunesse, il fut astreint à une vie de travail strictement réglementée.

En premier lieu le roi Pierre a poursuivi le programme des études tel qu'il a été établi en Yougoslavie pour les enfants de son âge.

C'était, du reste, conforme aux désirs de son auguste père, le roi Alexandre, qui a dit expressément :

« Pierre doit travailler comme ses camarades de l'école. Il ne saurait y avoir exception d'aucune sorte en sa faveur parce qu'un jour, il doit monter sur le trône. »

Ainsi, il a appris quatre langues étrangères : le français, l'anglais, le russe et

suite les membres de la colonie yougoslave à l'hôtel de la légation royale à Yenikoy de midi à une heure.

L'Agence Anatolie nous communique :

Le roi Pierre II est né le 6 septembre 1923, à Belgrade. Il est le premier enfant de feu roi Alexandre de Yougoslavie.

Dès sa plus tendre jeunesse, il fut astreint à une vie de travail strictement réglementée.

En premier lieu le roi Pierre a poursuivi le programme des études tel qu'il a été établi en Yougoslavie pour les enfants de son âge.

C'était, du reste, conforme aux désirs de son auguste père, le roi Alexandre, qui a dit expressément :

« Pierre doit travailler comme ses camarades de l'école. Il ne saurait y avoir exception d'aucune sorte en sa faveur parce qu'un jour, il doit monter sur le trône. »

Ainsi, il a appris quatre langues étrangères : le français, l'anglais, le russe et

suite les membres de la colonie yougoslave à l'hôtel de la légation royale à Yenikoy de midi à une heure.

L'Agence Anatolie nous communique :

Le roi Pierre II est né le 6 septembre 1923, à Belgrade. Il est le premier enfant de feu roi Alexandre de Yougoslavie.

Dès sa plus tendre jeunesse, il fut astreint à une vie de travail strictement réglementée.

En premier lieu le roi Pierre a poursuivi le programme des études tel qu'il a été établi en Yougoslavie pour les enfants de son âge.

C'était, du reste, conforme aux désirs de son auguste père, le roi Alexandre, qui a dit expressément :

« Pierre doit travailler comme ses camarades de l'école. Il ne saurait y avoir exception d'aucune sorte en sa faveur parce qu'un jour, il doit monter sur le trône. »

Ainsi, il a appris quatre langues étrangères : le français, l'anglais, le russe et

suite les membres de la colonie yougoslave à l'hôtel de la légation royale à Yenikoy de midi à une heure.

L'Agence Anatolie nous communique :

Le roi Pierre II est né le 6 septembre 1923, à Belgrade. Il est le premier enfant de feu roi Alexandre de Yougoslavie.

Dès sa plus tendre jeunesse, il fut astreint à une vie de travail strictement réglementée.

En premier lieu le roi Pierre a poursuivi le programme des études tel qu'il a été établi en Yougoslavie pour les enfants de son âge.

C'était, du reste, conforme aux désirs de son auguste père, le roi Alexandre, qui a dit expressément :

« Pierre doit travailler comme ses camarades de l'école. Il ne saurait y avoir exception d'aucune sorte en sa faveur parce qu'un jour, il doit monter sur le trône. »

Ainsi, il a appris quatre langues étrangères : le français, l'anglais, le russe et

suite les membres de la colonie yougoslave à l'hôtel de la légation royale à Yenikoy de midi à une heure.

L'Agence Anatolie nous communique :

Le roi Pierre II est né le 6 septembre 1923, à Belgrade. Il est le premier enfant de feu roi Alexandre de Yougoslavie.

Dès sa plus tendre jeunesse, il fut astreint à une vie de travail strictement réglementée.

En premier lieu le roi Pierre a poursuivi le programme des études tel qu'il a été établi en Yougoslavie pour les enfants de son âge.

C'était, du reste, conforme aux désirs de son auguste père, le roi Alexandre, qui a dit expressément :

« Pierre doit travailler comme ses camarades de l'école. Il ne saurait y avoir exception d'aucune sorte en sa faveur parce qu'un jour, il doit monter sur le trône. »

Ainsi, il a appris quatre langues étrangères : le français, l'anglais, le russe et

CONTE DU BEYOGLU

Merveilleuse apparition

Par Georgette HUGUET.

En hâte, Mado jeta sur sa robe du soir un manteau de fourrure et, furtivement, gagna l'escalier.

Déhors, elle eut un instinctif mouvement de recul : jamais, elle ne s'était trouvée seule, dans la rue, à pareille heure.

Elle avança pourtant, d'abord avec timidité, puis, insensiblement, ses jambes suivirent le rythme accéléré de ses pensées tumultueuses.

Une scène pareille... devant des étrangers... en plein salon ! se dit-elle.

Cette fois, elle en avait assez !... la mesure était comble. Ah ! quelle différence entre le fiancé tendre, délicat, et le mari brutal, presque grossier.

Si elle avait su !... Mais une jeune fille sait - elle jamais ! Heureusement que rien n'est irréparable... le divorce...

Et les zones obscures succédaient aux avenues éclairées. Elle croisait, par instant, des silhouettes mouvantes, un groupe joyeux la frôla ; à un tournant deux ombres se plaquèrent contre une façade, un chien la flaira, la suivit, puis reprit sa course errante.

Toute au drame intérieur, qui se jouait en elle, la jeune femme, insensible, s'enfonçait dans ce Paris nocturne qui ne l'effrayait pas.

Les quais... la Seine enténébrée... Mado chercha l'escalier, l'ayant trouvé, elle descendit. Un lambeau de chanson criarde lui arriva, des bruits de pas résonnèrent, puis s'éteignirent.

Longeant l'eau noire avec sa paix profonde, la jeune femme appelait le calme, mais en vain. A la suzeraineté nerveuse, la fatigue physique maintenait s'ajoutait. Elle n'en pouvait plus. Elle s'arrêta, se pencha sur le fleuve frissonnant, puis se baissa un peu, cherchant un siège possible.

Une main puissante s'abattit sur son épaule, la tira en arrière, tandis qu'une voix goulueuse, mouillée d'émotion, claironnait :

— Non... sans blague... la belle. L'eau est trop froide pour y faire un plongeon.

Saisie, Mado ne dit mot.

La voix poursuivit :

— Chagrin d'amour ? hein ! Y a pas de doute. Y a qu' l amour pour faire faire des bêtises pareilles.

Un éclat de rire juvénile ponctua la phrase, tandis que le bras de l'inconnu se glissa sous celui de Mado.

Le désarroi de son être était si grand qu'elle ne résista pas. Non seulement elle se laissa entraîner, mais s'appuya lourdement sur le bras vigoureux.

— Et maintenant ? ouïs' qu' j' vous conduis ?

— Ça va, ça va, j' vous emmène chez moi...

Elle ne protesta pas. Anéanti, elle éprouvait une espèce de satisfaction à sentir une volonté forte se substituer à la sienne, défaillante.

Il remontèrent les marches, ils retrouvèrent la rue.

Dans un espace balayé par un rayon de lumière, elle entrevit une haute silhouette, un visage jeune, penché sur elle. Puis, à nouveau, l'obscurité fit de son compagnon de rencontre, une ombre déformée. Mais cette ombre exerçait sur elle un charme attractif qu'elle subissait inconsciemment.

A l'air moins vif, elle devina une ruelle : à l'ombre épaisse, une cour.

Deux marches à monter, pas de concierge à sonner et voilà la piole, ma colombe.

Une porte s'ouvrit, se referma, la lumière jaillit brûlante. Mado cligna des yeux, puis promena son regard autour d'elle. Chambre misérable, meublé simplement.

J' vous l'ai dit. C'est qu'une piole, dit l'inconnu.

La voix avait perdu de son assurance et tremblait un peu.

Bien bâti, avec un visage ouvert et agréable, l'homme restait planté devant Mado, les prunelles ébouies, il la contemplait.

C'est une femme de la haute... jolie et riche... et puis tout... elle en a pour des cents et des cents sur le dos, pensa-t-il.

Il fit un effort pour dire quelque chose d'aimable ; il chercha des mots qu'il voulait choisir : ne trouvant rien, il prit dans sa main cauleuse la main fine aux ongles brillants.

Troublée par cette adoration muette, Mado sourit.

— Je suis lasse... si lasse !... murmurait-elle.

Elle s'assit sur le lit de fer, le jeune homme pris place près d'elle, tout près d'elle. Un besoin impérieux d'étreinte plante, dorloté, s'empara d'elle. Elle laissa tomber sa tête sur l'épaule d'inconnu et ferma les yeux. Lui, ne bougea pas, respirant à peine, craignant de voir s'évaporer la merveilleuse apparition.

Maman... soupira-t-elle.

Pauvre gose... répondit-il.

Il l'attrapa à lui, son mâle et pathétique visage ne fut plus que l'endresse puis prière humble et fervente.

Elle fut chavirée jusqu'au fond d'elle-même. Dans un geste chaste, elle pressa contre son sein la tête brune.

L'homme se mépris sans doute, sa main osa une caresse hardie.

Indignée, Mado se dressa.

— Lâche ! cria-t-elle en gagnant la porte.

Il la rejoignit, la poitrine soulevée de désir, les mâchoires crispées, le masque subitement farouche.

— Ne me touchez pas, dit-elle, en étendant les bras devant elle.

Le son de sa voix, l'expression de son visage étaient si calmes que l'inconnu recula.

Leurs regards se croisèrent.

Il baissa la tête, dans une moue enfantine, sa lèvre inférieure s'avanza et deux grosses larmes tremblèrent au bout des cils bruns.

— Pauvre gose !... dit Mado à son tour.

Elle se fit violence pour réprimer l'élan de pitié qui la poussait vers lui ; du bout de ses doigts roses, elle lui envoya un baiser, ouvrit la porte et disparut.

Les citoyens conscients du danger aérien

Les souscriptions

Ankara, 3 A. A. — Se sont inscrits parmi les membres conscients du danger aérien :

Fazil, Foire du 9 septembre d'Izmir 20, Osman Nuri, avocat, 20, Rousen Mustafa est fils, négociant, 100, livres turques, plus 200 livres turques; R. Tevfik Co-
banoglu, 20, Jak Ilyazar, marchand de sacs 20, Albert Doenya, 25, Primi 25, Osman Nuri, marchand de cordes 25, Ltqs. plus 100 de souscription ; Mehmed Ali 100, Yako et Ilyazar Bencuya, 20, Fedeli Malemo et Loraka tourneurs 20, Jakinyon, commerçant, 75, Yusuf Gabay et fils 30, Haskia Amado 30, Emin İçelli, 20, R. Cukurel 25, Viktor Piranti commerçant 20, Süleyman, fournisseur 20, Ali Riza Hocazade 20, Hüseyin Muhamrem 20, Samli Sükrü et frères, 3.000 livres Necati 20, Rebono Politi 30, et 120 de souscription, Ismail Haci Mehmet oglu 20, Banca Commerciale Italiana succursale de Turquie, 500, Sükrü, marchand de clous 30, Izett Koca, président du P. R. P. de Sinop, 100, Fikri Yirmigün, de la municipalité de Baskale 20, A. Savas, ex-vali de Sinop 50, Osman Feyzullah oglu, du village de Selbay, 20, le village de Yümüşkoylu, 25, Bension de Taranto, Istanbul 125, en une seule fois, Sanayi Birlik, Istanbul 100, Agop Magarian 25.

Longeant l'eau noire avec sa paix profonde, la jeune femme appelait le calme, mais en vain. A la suzeraineté nerveuse, la fatigue physique maintenait s'ajoutait. Elle n'en pouvait plus. Elle s'arrêta, se pencha sur le fleuve frissonnant, puis se baissa un peu, cherchant un siège possible.

Une main puissante s'abattit sur son épaule, la tira en arrière, tandis qu'une voix goulueuse, mouillée d'émotion, claironnait :

— Non... sans blague... la belle. L'eau est trop froide pour y faire un plongeon.

Saisie, Mado ne dit mot.

La voix poursuivit :

— Chagrin d'amour ? hein ! Y a pas de doute. Y a qu' l amour pour faire faire des bêtises pareilles.

Un éclat de rire juvénile ponctua la phrase, tandis que le bras de l'inconnu se glissa sous celui de Mado.

Le désarroi de son être était si grand qu'elle ne résista pas. Non seulement elle se laissa entraîner, mais s'appuya lourdement sur le bras vigoureux.

— Et maintenant ? ouïs' qu' j' vous conduis ?

— Ça va, ça va, j' vous emmène chez moi...

Elle ne protesta pas. Anéanti, elle éprouvait une espèce de satisfaction à sentir une volonté forte se substituer à la sienne, défaillante.

Il remontèrent les marches, ils retrouvèrent la rue.

Dans un espace balayé par un rayon de lumière, elle entrevit une haute silhouette, un visage jeune, penché sur elle. Puis, à nouveau, l'obscurité fit de son compagnon de rencontre, une ombre déformée. Mais cette ombre exerçait sur elle un charme attractif qu'elle subissait inconsciemment.

A l'air moins vif, elle devina une ruelle : à l'ombre épaisse, une cour.

Deux marches à monter, pas de concierge à sonner et voilà la piole, ma colombe.

Une porte s'ouvrit, se referma, la lumière jaillit brûlante. Mado cligna des yeux, puis promena son regard autour d'elle. Chambre misérable, meublé simplement.

J' vous l'ai dit. C'est qu'une piole, dit l'inconnu.

La voix avait perdu de son assurance et tremblait un peu.

Bien bâti, avec un visage ouvert et agréable, l'homme restait planté devant Mado, les prunelles ébouies, il la contemplait.

C'est une femme de la haute... jolie et riche... et puis tout... elle en a pour des cents et des cents sur le dos, pensa-t-il.

Il fit un effort pour dire quelque chose d'aimable ; il chercha des mots qu'il voulait choisir : ne trouvant rien, il prit dans sa main cauleuse la main fine aux ongles brillants.

Troublée par cette adoration muette, Mado sourit.

— Je suis lasse... si lasse !... murmurait-elle.

Elle s'assit sur le lit de fer, le jeune homme pris place près d'elle, tout près d'elle. Un besoin impérieux d'étreinte plante, dorloté, s'empara d'elle. Elle laissa tomber sa tête sur l'épaule d'inconnu et ferma les yeux. Lui, ne bougea pas, respirant à peine, craignant de voir s'évaporer la merveilleuse apparition.

Maman... soupira-t-elle.

Pauvre gose... répondit-il.

Il l'attrapa à lui, son mâle et pathétique visage ne fut plus que l'endresse puis prière humble et fervente.

Elle fut chavirée jusqu'au fond d'elle-même. Dans un geste chaste, elle pressa contre son sein la tête brune.

— Maman... soupire-t-elle.

Pauvre gose... répondit-il.

Il l'attrapa à lui, son mâle et pathétique visage ne fut plus que l'endresse puis prière humble et fervente.

Elle fut chavirée jusqu'au fond d'elle-même. Dans un geste chaste, elle pressa contre son sein la tête brune.

— Maman... soupire-t-elle.

Pauvre gose... répondit-il.

Il l'attrapa à lui, son mâle et pathétique visage ne fut plus que l'endresse puis prière humble et fervente.

Elle fut chavirée jusqu'au fond d'elle-même. Dans un geste chaste, elle pressa contre son sein la tête brune.

— Maman... soupire-t-elle.

Pauvre gose... répondit-il.

Il l'attrapa à lui, son mâle et pathétique visage ne fut plus que l'endresse puis prière humble et fervente.

Elle fut chavirée jusqu'au fond d'elle-même. Dans un geste chaste, elle pressa contre son sein la tête brune.

— Maman... soupire-t-elle.

Pauvre gose... répondit-il.

Il l'attrapa à lui, son mâle et pathétique visage ne fut plus que l'endresse puis prière humble et fervente.

Elle fut chavirée jusqu'au fond d'elle-même. Dans un geste chaste, elle pressa contre son sein la tête brune.

— Maman... soupire-t-elle.

Pauvre gose... répondit-il.

Il l'attrapa à lui, son mâle et pathétique visage ne fut plus que l'endresse puis prière humble et fervente.

Elle fut chavirée jusqu'au fond d'elle-même. Dans un geste chaste, elle pressa contre son sein la tête brune.

— Maman... soupire-t-elle.

Pauvre gose... répondit-il.

Il l'attrapa à lui, son mâle et pathétique visage ne fut plus que l'endresse puis prière humble et fervente.

Elle fut chavirée jusqu'au fond d'elle-même. Dans un geste chaste, elle pressa contre son sein la tête brune.

— Maman... soupire-t-elle.

Pauvre gose... répondit-il.

Il l'attrapa à lui, son mâle et pathétique visage ne fut plus que l'endresse puis prière humble et fervente.

Elle fut chavirée jusqu'au fond d'elle-même. Dans un geste chaste, elle pressa contre son sein la tête brune.

— Maman... soupire-t-elle.

Pauvre gose... répondit-il.

Il l'attrapa à lui, son mâle et pathétique visage ne fut plus que l'endresse puis prière humble et fervente.

Elle fut chavirée jusqu'au fond d'elle-même. Dans un geste chaste, elle pressa contre son sein la tête brune.

— Maman... soupire-t-elle.

Pauvre gose... répondit-il.

Il l'attrapa à lui, son mâle et pathétique visage ne fut plus que l'endresse puis prière humble et fervente.

Elle fut chavirée jusqu'au fond d'elle-même. Dans un geste chaste, elle pressa contre son sein la tête brune.

— Maman... soupire-t-elle.

Pauvre gose... répondit-il.

LA PRESSE TURQUE DE CE MATIN

L'anniversaire
de naissance de Pierre II

A l'occasion de l'anniversaire de naissance du jeune monarque de l'Etat ami, M. A. Sükrü Esmer constate, dans le *Tan*, qu'il y a une frappante analogie entre le rôle du Piémont, dans la formation de l'unité italienne ou celui de la Prusse, devenu le noyau de l'unité allemande, et la tâche assumée par la Serbie, en 1914, en tant qu'élément pionnier de l'unité yougoslave.

« Le Grand roi Alexandre, écrit notre confrère, a travaillé à surmonter les divergences dérivant de l'existence séparée que les peuples yougoslaves avaient menée pendant des siècles et à créer l'unité morale de la nation. Il était, en matière de politique intérieure, courageux jusqu'à l'héroïsme et, en politique étrangère, toujours très modéré et très prudent. Le voyage du grand souverain à Istanbul a laissé des souvenirs que nous n'oublierons pas. A cette occasion, le roi Alexandre s'est entretenu avec notre grand chef Ataturk. Ils s'étaient compris tout de suite. L'entente turco-yougoslave qui fut la pierre d'angle de l'Entente balkanique, fut le fruit de cette compréhension réciproque. L'édifice de l'amitié turco-yougoslave s'est consolidé au cours des années qui se sont écoulées depuis, au point que l'on peut dire que cette amitié est passée du terrain purement politique, au cœur des deux peuples.

C'est ce qui explique le douleur ressentis que la tragédie de Marseille a eu dans notre pays. S'il est quelque chose qui puisse atténuer toutefois l'amerme de ce deuil, c'est le fait que ceux qui, après le grand roi, ont pris en main les destines de la Yougoslavie, ont suivi ses traces. Ce fut pour nous la preuve qu'en Yougoslavie également, l'amitié avec la Turquie a cessé d'être une question de parti pour devenir, tout comme chez nous, une politique nationale.

C'est ce qui explique que nous partageons sincèrement la joie profonde que ressent la nation yougoslave à l'occasion de l'anniversaire d'aujourd'hui. En formulant les meilleurs vœux pour la prospérité de S. M. Pierre II, nous félicitons, du fond du cœur, la nation yougoslave amie. »

Ces pauvres fonctionnaires !

Les journaux ont annoncé que le ministre des Finances, au cours d'une inspection qu'il effectuait personnellement dans un bureau du fisc, à Istanbul, ayant constaté que deux employés ne s'acquittaient pas convenablement de leur tâche, les a relevés de leurs fonctions en les mettant à la disposition du ministère.

« Peut-être — dit le *Zaman* — ceux qui ont lu cette nouvelle en même temps que nous, se sont-ils dit : « Bravo, le ministre des Finances ! Il faut châtier ainsi, de temps à autre, les fonctionnaires pour que, finalement, les départs officiels connaissent l'activité et l'équilibre ! »

Or, pour notre part, nous avons plaint surtout les fonctionnaires. Nous estimons en effet, que cette inspection et ce geste de M. Fuat, pleinement justifiés, en principe, n'auront aucun effet pratique. Toujours, même accompagné de sanctions, est destiné à n'être qu'un feu de paille s'il n'est pas suivi — et c'est malheureusement le cas, en général, chez nous — par d'autres mesures analogues, de façon régulière et constante.

Nous devons avouer ici que nous ne sommes pas encore parvenus à assurer l'exécution des formalités dans les départements officiels d'après un horaire déterminé. La meilleure preuve en est dans les décisions et les mesures que le gouvernement est obligé de prendre, de temps à autre. Tout récemment encore, n'avons-nous pas lu que des ordres très sévères ont été donnés aux fonctionnaires en vue d'éviter que des retards soient

suscités au public dans ses relations avec les bureaux officiels. Le fait que cette nouvelle ait été publiée par les journaux et qu'elle n'ait donné lieu à aucun démenti est une aveu formelle de ce que, dans certains départements, les affaires ne marchent pas avec toute la célérité voulue.

Quant au fait qu'aucun fruit ne saurait être attendu de l'inspection effectuée par un ministre des Finances et du châtiment de deux fonctionnaires, rien n'est plus évident. Car un ministre ne saurait assurer l'inspection de bureaux du fisc qui sont des organes de quatrième ou de cinquième ordre ; le voudrait-il, qu'il n'en aurait pas le temps matériel, quels que soient son activité et son zèle. Seuls les inspecteurs des finances peuvent assurer cette tâche : les inspecteurs en chef contrôlent à leur tour l'activité des inspecteurs, et c'est à ceux que le ministre demande des comptes.

A notre point de vue, ce n'est pas aux fonctionnaires d'un quelconque bureau du fisc d'Istanbul, qui ne remplissent pas leur devoir, mais aux inspecteurs qui auraient dû contrôler leur activité que le ministre devrait s'en prendre. C'est uniquement ainsi, à la faveur d'un contrôle permanent, s'exerçant par la voie hiérarchique, que l'on peut assurer le fonctionnement normal des départements officiels.

Il est encore une vérité que nous devons tous avouer : c'est que la responsabilité ne saurait être attribuée individuellement à tel ou tel fonctionnaire ; la faute est en effet à nous-mêmes, collectivement.

L'une des choses que nous réalisons le plus difficilement, c'est le contrôle. Personnellement, nous n'avons jamais eu l'occasion de constater un succès dans ce domaine. Et c'est là une des principales lacunes qui nous empêchent de travailler comme en Europe. Ce défaut n'incombe pas seulement au gouvernement et à ses organes, mais il est aussi le lot des entreprises privées. Seules quelques rares entreprises qui ont pu se libérer de ce défaut connaissent la prospérité et l'abondance.

Pour constater les heureux fruits d'un contrôle permanent et continu, point n'est besoin d'entreprendre de longs voyages en Europe ; il suffit de donner un coup d'œil à la façon dont fonctionnent, chez nous, les entreprises étrangères. Prenons cette fameuse Société des Tramways d'Istanbul. Nos lecteurs ne s'attendent certainement pas à ce que le *Zaman* puisse jamais tresser les louanges de cette société... Or, en ce qui a trait à la gestion de ses propres intérêts, et au fonctionnement de ses services, elle est fort bien organisée. Tout voyageur qui fait un trajet de huit ou dix minutes en tram, sait parfaitement que, pendant ce laps de temps, il lui arrivera d'avoir son billet contrôlé au moins deux fois. Que reçoiveur a un papier sur lequel le contrôleur inscrit l'heure de sa visite. Le contrôleur suivant en fait autant. Et c'est ce qui explique que le personnel s'acquitte si scrupuleusement de sa tâche... »

Le problème de l'arbre

C'est aussi un examen de conscience qu'entreprend M. Yunus Nadi, dans le *Cumhuriyet* et *La République* de ce matin. Il s'agit du déboisement de notre pays.

« Tous, tant que nous sommes, écrit-il, nous avons notre part. Nous nous rappelons tous les quelques rares fêtes champêtres organisées ça et là dans le pays au cours des 25 dernières années, sur l'instigation de certains compatriotes, pour répandre le culte des arbres. De semblables fêtes ont même été célébrées à Istanbul. A cette occasion, on va piquer en terre, sur une colline quelconque, quelques centaines d'arbustes venus de ne sais d'où, en ayant soin de les arroser même pendant le premier jour et on rentre triomphalement chez soi comme si l'on vient d'accomplir un prodige. Pas plus tard que le lendemain, les arbustes tout à fait oubliés, servent aux gamins pour faire des fous ou des épées de

feuilleton du BEYOĞLU N° 19

LA VERGE D'AARON

Par D. H. Lawrence

Traduit de l'anglais par ROGER CORNAZ

CHAPITRE VIII

BASSES EAUX

— J'irai porter un billet, dit Lilly. J'imagine que d'autres que vous ont eu la grippe. Couchez-vous !

Mais Aaron, stupide et misérable, restait étalé sur le bord du lit dans le vieux pyjama de flanelle de Lilly, un peu trop court pour lui. Il se sentait trop mal pour bouger.

— Couchez-vous, couchez-vous, dit Lilly et restez bien tranquille pendant mon absence. Je ne resterai pas plus de dix minutes.

— Ça m'est égal de mourir, dit Aaron. Lilly se mit à rire.

— Vous êtes loin de mourir, dit-il, ou vous n'en parlez pas.

Mais Aaron le regarda seulement avec des yeux bizarres, lointains, hagards, un

peu comme un criminel qu'on va exécuter.

— Couchez-vous, dit Lilly en le poussant doucement dans le lit. Ce n'est pas en restant assis là que vous vous ferez le moindre bien.

Aaron s'étendit, détournant la tête et resta tout à fait immobile.

Lilly quitta tranquillement la chambre.

Le docteur n'arriva qu'à dix heures, éreinté par son travail de la journée.

— N'y a-t-il pas d'ascenseur ? demanda-t-il en montant l'escalier à tâtons. Lilly l'avait entendu venir et avait couru à sa rencontre.

Le docteur enfonce le thermomètre sous la langue d'Aaron et lui tâta le poignets. Puis il posa quelques questions, écouta la respiration, ausculta le cœur.

— Oui, c'est bien la grippe, dit-il d'un ton sec. Rien à faire que de rester couché au chaud, de ne pas bouger et

de prendre beaucoup de lait et de liquides. Je viendrai demain matin pour vous faire une piqûre. Les poumons vont bien jusqu'à présent.

— Combiné de temps faudra-t-il que je reste au lit ? demanda Aaron.

— Oh, ça dépend. Une semaine au moins.

Aaron le regarda d'un œil sombre, et le détesta. Lilly riait sous cape. Le patient était comme un chien malade qui gromigne dans son coin et qui est prêt à mordre si on avance la main. Il était dans un état de sombre dépression.

Lilly l'établit pour la nuit et se coucha lui-même. Aaron s'agita sans cesse, les membres lourds et douloureux ; il dormit et fit de mauvais rêves. Lilly se leva pour lui donner à boire. Il y eut alors un terrible vacarme dans le marché, et Aaron souffrit cruellement.

Le matin il allait plus mal. Le docteur lui fit des piqûres contre la pneumonie.

— Vous ne voudriez pas que je télégraphie à votre femme ? dit Lilly.

— Non dit Aaron, d'un ton cassant. Envoyez-moi à l'hôpital. Je ne suis rien qu'un morceau de charogne.

— Charogne ! dit Lilly. Pourquoi ?

— Je le sais. Je me sens ainsi.

— Oh, ce n'est que cette sorte de nausée que donne la grippe.

— Je ne suis bon qu'à être jeté sous terre et anéanti. Je ne puis pas me supplier...

Il avait un vilain regard terne, plein de répulsion pour lui-même.

Le festival balkanique
M. Muhittin Ustündag au palais de Beylerbey

Les préparatifs pour le Festival balkanique qui se déroulera en notre ville ainsi que nous l'avons déjà écrit, entre le 14 et le 23 courant, se poursuivent suivant un rythme accéléré et une fébrile activité qui semble promettre le plus beau succès artistique.

Où voyez-vous là dedans l'amour de l'arbre et de la forêt ? Nous avons une étrange conception des forêts et des bois : celle de les considérer comme des dons spontanés de la nature. La plupart d'entre nous croient que ce sont là des choses que la main de l'homme n'est pas capable de créer. Nous sommes censés faire le raisonnement suivant : la durée de la vie n'est que d'une soixantaine d'années, juste le temps nécessaire pour pousser un arbre. Quand faudrait-il le planter pour le voir grandir ? Mieux vaut laisser ce soin à la nature et nous appliquer plutôt à abattre et à brûler tous les arbres que nous rencontrons. La nature n'a qu'à produire d'autres !

Lorsqu'on procède à tel point à rebours de ce qu'on doit faire, la nature s'obstine, elle aussi à ne rien donner et il s'ensuit que nous constatons chaque jour la diminution de nos forêts.

... Si, comme nous le suggérons, conclut M. Yunus Nadi, cent millions d'arbres sont plantés, chaque année, en Turquie, on aurait, dans un demi-siècle, des forêts à provoquer l'envie du monde entier. »

La presse étrangère et tout spécialement la presse balkanique attribue une grande importance au Festival de notre ville qui, pour la toute première fois, réunira la jeunesse des Balkans dans une même manifestation d'art et de beauté, dans le cadre le plus enchanteur qui soit au monde. Le « Times » a consacré au Festival balkanique, un article élogieux.

La Yougoslavie participe au Festival avec un groupe de 16 personnes, dont 4 jeunes filles. La délégation sera en notre ville le 13 octobre, le matin.

Les numéros gagnants des acheteurs à Istanbul de la bière BOMONTI en bouteilles

No. 64732 gagne Ltqs. 100
" 63855 " " 60
" 54467 " " 30

Les gagnants de ces numéros sont priés de se présenter au plus tard jusqu'au 20 de ce mois à la Société pour toucher les primes.



L'avenue de la Station à Burnova (İzmir). — Le nouveau parc. — En médaillon, le Préfet M. Fehmi qui a beaucoup contribué au développement de cette localité

— C'est le microbe qui vous rend ainsi, dit Lilly. Il empoisonne tout le système pour un certain temps. Mais vous l'éliminerez bientôt.

— Le soir il n'allait pas mieux. La fièvre était toujours élevée. Pourtant il n'y avait pas de complications, excepté l'irrégularité du cœur.

— Je me demande seulement, dit Lilly, s'il ne vaudrait pas mieux vous transporter dans un endroit plus tranquille. Tout ce bruit du marché le matin est affreux pour vous.

— Ça ne me fait rien, dit Aaron.

Le lendemain le malade semblait plus mal, son cœur plus irrégulier. Il ne put se lever. Jusqu'alors Lilly avait eu des nuits passables. Maintenant Aaron ne dormait pas et semblait lutter dans son lit.

— Voyons, montrez un peu de courage, dit le docteur sévèrement. Vous vous laissez aller.

Aaron lui jeta un regard noir et ne répondit pas.

La nuit, Lilly se leva constamment.

Aaron ne cessait de glisser sur le dos et de tomber dans une demi-inconscience.

Puis il se réveillait, se sentait couler, essayait de bouger, hurlait en lui-même sans aucun bruit, hurlant en lui-même frénétiquement, mais incapable de faire le moindre mouvement, d'émettre un effort.

Mais Aaron ne faisait que se replier plus sombrement sur lui-même comme s'il se retirait de la vie. Lilly commença à être réellement inquiet. Il demanda à un ami de rester auprès du malade l'après-midi. Pendant que lui-même irait dormir dans la chambre d'Aaron.

Le lendemain, quand il rentra, il trouva le patient étendu comme toujours en une sorte de masse sur le lit. La garde

Les éditoriaux de l'ULUS

La réunion de septembre

Dans la partie supérieure de la péninsule italienne, 500.000 soldats ont procédé à des manœuvres ; 100.000 soldats ont défilé devant le roi et Mussolini ; 200.000 soldats ont été appelés nouvellement sous les armes. Ajoutez à cela 200.000 hommes concentrés sur les frontières de l'Abyssinie. Et concluez combien on peut compter sur la session de septembre de la S. D. N. !

Le délégué italien parla, à Genève, des nécessités d'expansion de son pays

et que l'Abyssinie est un pays barbare, digne de servir de colonie. Quant au délégué anglais, il défendra la politique des pactes, et de l'entente. Autant il est certain que la S. D. N. rejette de son sein l'Abyssinie et donnera raison à l'Italie, autant il est indubitable qu'elle ne prendra pas de décisions définitives et sévères contre l'Italie. Non seulement la France n'a pas envie de lutter contre l'Italie, mais elle ne désire même pas se brouiller avec ce dernier pays. L'Angleterre ne fait pas la guerre. Il n'y a aucune force, aucune armée en Europe, qui puisse appliquer et imposer les ordres de la S. D. N.

L'âme de la question est celle-ci :

quelle est, pour l'Angleterre, la vraie mesure du danger italien en Méditerranée et en Afrique ? Dans quelle mesure peuvent envisager un conflit, armé ou non, entre l'Italie et l'Angleterre ?

Le premier jugement que l'on peut formuler, c'est que l'entente franco-italienne est plus forte qu'on ne le croyait.

Cette entente a été conçue en vue de permettre à la France de conserver ce qu'elle a à l'Italie, autant il est indubitable qu'elle ait de nouvelles acquisitions. Du côté français, la chose est simple : le danger est connu. On fait facilement le compte des mesures à prendre pour y parer. Du côté italien, la question change : les dangers qui pourront surgir, pour ce pays, du fait de son développement et de son accroissement ultérieurs ne sont pas connus. Il s'agit de savoir si, contre chacun de ces dangers, la France est disposée à aller aussi loin que l'Italie. Aux deux questions formulées ci-haut, il faut aussi ajouter les suivantes : dans quelle mesure l'Italie peut-elle forcer la France pour la réalisation de sa cause en Méditerranée et en Afrique ? Où et jusqu'où la France peut-elle laisser le champ libre à l'Italie ?

En quittant Paris, on va à Berlin : chacun use du même danger à l'égard de la France. Mais ce danger est-il plus redoutable entre les mains de l'Italie ou entre les mains de l'Angleterre ?